

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FEUILLETON.

VOL. I.

MONTREAL, 16 OCTOBRE, 1865.

No. 2

LES

Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE III.

ATTENTE ET EXPLICATIONS.

Une heure après le moment où Finette avait souhaité bonne nuit à son père, onze heures sonnèrent à l'horloge de l'église Saint-Paul. Un profond silence régnait dans la rue du Petit-Musc.

De temps en temps une oreille attentive aurait entendu dans le lointain les bruits de la ville, plus élevés qu'à l'ordinaire ; mais leur écho arrivait affaibli dans le quartier où l'auberge de la Croix-d'Argent se cachait.

Les habitants de l'auberge, le père Brulot, Finette et deux domestiques, paraissaient plongés dans le sommeil : aucune lumière ne brillait à travers les volets fermés.

L'auberge qui donnait sur la rue, par une petite porte, avait, par derrière, de grands jardins.

Ces jardins s'étendaient jusqu'àuprès de ceux de l'arsenal.

Un peu plus loin, se dessinaient dans l'ombre de la nuit, les tours sombres de la Bastille.

Une porte basse donnait issue des jardins dans la rue de la Cerisaie : cette rue, il y a un siècle, était encore presque déserte.

Quand minuit sonnèrent à l'horloge Saint-Paul, du mur qui, rue de la Cerisaie, faisait face aux jardins de l'auberge de la Croix-d'Argent, se détacha une forme noire.

Elle s'arrêta au milieu de la rue.

La lumière pâle d'une nuit claire, mais sans lune, éclairait le milieu de la rue. La forme indécise et obscure se

dessina plus nettement : c'était un homme couvert d'un grand manteau.

Il regarda attentivement vers l'une et l'autre des extrémités de la rue.

Il écouta s'il n'entendait aucun bruit.

Il examina d'un œil inquiet les différents angles que formaient les murs des jardins et la façade d'une ou deux pauvres maisons.

Ces angles étaient sombres : ils pouvaient cacher des témoins.

L'homme au manteau paraissait craindre qu'un regard caché pour lui ne suivit ses mouvements.

Son examen terminé, il ôta le petit chapeau de feutre qui couvrait sa tête.

La chaleur était extrême ; l'air, très-lourd.

Découverte, la figure du mystérieux personnage avait un caractère singulier.

Il avait des cheveux longs, qui tombaient presque sur ses épaules.

De grands yeux noirs, mais admirablement doux, brillaient d'un éclat merveilleux : ils éclairaient tout le visage.

Mal caché par l'abondance de la chevelure, un front large bien dessiné accusait une pensée supérieure.

Il était difficile de dire, en voyant ce singulier personnage, à quelle classe de la société il appartenait.

Il ne portait ni perruque, ni épée : ce n'était point un gentilhomme.

Le grand manteau noir qui le couvrait, les souliers en cuir fin n'indiquaient ni un ouvrier, ni un homme de métier.

La noblesse des manières, la franchise hardie et comme militaire des allures n'étaient pas d'un bourgeois.

Gentilhomme, homme du peuple ou bourgeois, il s'avança vers la porte qui, de la rue, donnait accès aux jardins de l'auberge de la Croix-d'Argent.

Arrivé près de la porte, il la poussa de l'épaule, comme si elle avait dû céder

à un léger effort et s'ouvrir.

La porte ne céda pas.

L'inconnu tenta un nouvel effort, plus puissant que le premier.

La porte ne céda pas davantage.

L'inconnu se retira ; quelques instants il demeura au milieu de la rue, regardant de droite et de gauche si personne ne venait.

Puis il s'éloigna : il allait du côté de l'arsenal. Quelques moments après celui où sans frapper il avait poussé la porte, une des fenêtres basses qui, de l'auberge de la Croix-d'Argent, donnait sur les jardins, s'ouvrit mystérieusement.

Les volets tournaient sans grincer sur les gonds ; ils ne firent aucun bruit en venant s'appliquer contre la muraille.

Un homme, la tête couverte d'un épais bonnet de laine, regarda dans les jardins.

C'était le père Brulot.

Quand il se fut assuré que ni dans le jardin, ni d'aucune partie de l'auberge, personne ne le voyait, il passa par la fenêtre, élevée seulement de trois ou quatre pieds au-dessus du sol.

Une fois dehors, il marcha plus rapidement qu'on n'aurait dû le croire d'un homme gros et déjà âgé.

Au milieu de sa course, il s'arrêta.

Il avait cru entendre, du côté de la maison, un léger mouvement.

Il se retourna, regarda, écouta attentivement ; il ne vit rien du côté de l'auberge, rien dans le jardin : il n'entendit aucun bruit.

Il continua.

Arrivé près de la petite porte, à l'extrémité d'une longue allée de tilleuls, il tira une clé cachée sous ses vêtements.

La porte était fermée par deux forts verrous, et par une serrure. Il tira les verrous, il fit jouer la serrure.

La porte s'ouvrit.

Le père Brulot, le corps à demi sorti, regarda dans la rue. Il ne vit rien. Il repoussa la porte sans la fermer.

Il rentra dans le jardin : il s'assit sous un tilleul, sur un vieux banc de pierre.

Profitons de ce moment de repos pour jeter un rapide coup-d'œil sur les lieux où vont s'accomplir quelques-uns des événements de cette histoire.

L'auberge de la Croix-d'Argent était,

comme on l'a dit, située rue du Petit-Musc.

Elle faisait le coin de la rue de la Cerisaie. — Les rues du Petit-Musc et de la Cerisaie avaient une origine peu ancienne au XVIII^e siècle.

Au XIII^e siècle, entre la Bastille et l'église Saint-Paul, s'étendaient de vastes terrains déserts.

On les appelait communément le Champ-au-Plâtre.

Sous François I^{er}, l'arsenal fut établi dans la partie de ce vaste quadrilatère la plus voisine de la Seine.

Mais le 28 janvier 1562, les constructions de l'arsenal furent ruinées par l'explosion de vingt milliers de poudre qui y étaient déposés.

L'explosion cassa les verrières qui étaient un des plus beaux ornements de l'église Saint-Paul : les vitres de l'appartement qu'occupait à la Bastille le gouverneur de la prison, volèrent en éclats.

Le souvenir de cet événement était encore présent dans le quartier Saint-Antoine en 1789, époque où commence notre récit.

Henri IV fit relever l'arsenal.

Il fit planter le long de la rivière, en face la petite île Louviers, un mail.

C'était une longue allée d'arbres, dont les derniers étaient encore debout au commencement de la révolution.

En 1788, Louis XVI avait rendu une ordonnance par laquelle il ordonnait la démolition de l'arsenal.

Les motifs de l'ordonnance étaient ceux-ci : le roi disait :

“ Le dessein de procurer du soulagement à nos peuples, en appliquant aux dépenses de l'état les revenus d'anciens établissements devenus inutiles, nous a déterminé à supprimer l'Arsenal de Paris près de notre château de la Bastille.

“ Cet établissement essentiel dans son origine a cessé d'être nécessaire au moyen des fonderies, des forges et des manufactures d'armes et de poudre établies dans différentes parties du royaume.

“ A ces causes....”

Mais on ne s'était pas encore mis à

l'œuvre, et en juillet 1789, les immenses constructions étaient encore debout.

Elles étaient vides, inhabitées, désertes.

Le vent entraînait par les fenêtres brisées.

Les herbes poussaient dans les vastes cours solitaires.

Ça et là, dans quelques chambres, des amas de vieilles ferrailles gisaient couvertes de poussière.

Au couchant de l'Arsenal, en face le Port-Saint-Paul, au coin du quai des Célestins et de la rue du Petit-Musc, une grande maison dont les fenêtres étaient toujours fermées, et d'où s'échappaient fréquemment des chants religieux, c'était le couvent des Célestins.

En 1789, le couvent était vide. Les Célestins avaient été remplacés en 1779 par les Cordeliers, puis les Cordeliers étaient partis.

Il ne restait pour garder le couvent qu'un vieux frère.

L'Arsenal désert donnait la main au couvent désert.

En remontant la rue du Petit-Musc, depuis le quai pour aller vers la rue Saint-Antoine, on trouvait à gauche la *Rue aux Lions*.

Le nom de cette rue bâtie au XVII^e siècle, venait de ce qu'elle occupait l'emplacement de la partie de l'ancien hôtel Saint-Paul où étaient renfermés les lions du roi.

Au No. 14 il y a encore aujourd'hui une fontaine que le peuple appelle *Le regard des lions*.

Cette rue avait été ouverte au milieu de la ménagerie royale ; les rues voisines, au milieu des jardins de l'hôtel Saint-Paul ; d'où leurs noms rue Beaufort, rue de la Cerisaie.

Après la rue des Lions, toujours à gauche, on trouvait la rue des Trois-Pistolets.

Le nom de cette rue avait son origine dans un crime qui s'y était commis.

Il y a encore cent ans les assassinats la nuit dans les rues de Paris n'étaient point rares.

Une nuit les gens du guet avaient trouvé dans la rue en sortant de Saint-Paul, un homme tué et près de lui trois pistolets tachés de sang.

Delà le nom de la rue : nom funèbre d'une rue sinistre.

A droite, presque en face de la rue des Trois-Pistolets, s'ouvrait dans la rue du Petit-Musc, la rue de la Cerisaie.

Celle-ci courait vers le petit Arsenal et la Bastille, entre deux murs de clôture fermant de grands jardins.

A droite du côté de la Seine, en entrant par la rue du Petit-Musc, les jardins de l'Arsenal plantés d'une forêt d'arbres séculaires.

A gauche, les jardins magnifiques autrefois, de l'hôtel de Lesdiguières.

L'hôtel donnait rue Saint-Antoine : il avait été construit par le fameux financier Sébastien Zamet.

Les héritiers de Zamet vendirent la demeure paternelle à François de Bonne, duc de Lesdiguières et connétable de France.

On prétendait dans le quartier Saint-Antoine que le financier avait enfoui dans le jardin de son hôtel des sommes considérables ; il avait emporté avec lui dans l'autre monde son secret, mais tout le monde croyait à une cachette mystérieuse, où se trouveraient un jour des trésors.

On verra que cette croyance n'était pas une illusion.

Pierre le Grand, empereur de Russie, dans le voyage qu'il fit à Paris en 1717, avait logé hôtel de Lesdiguières.

Les jardins avaient eu au commencement du siècle une grande réputation : ils étaient pleins de beaux arbres et de statues.

On remarquait surtout dans un coin du jardin, un petit monument.

C'était le tombeau d'une chatte qui avait appartenu à Françoise de Gondy, veuve d'Emmanuel de Créquy, duc de Lesdiguières.

On y lisait une épitaphe ainsi conçue :

Cy gist une chatte jolie,
Sa maîtresse qui n'aima rien,
L'aima jusqu'à la folie.
Pourquoi le dire ? On le voit bien.

En 1789, l'hôtel de Lesdiguières appartenait à la famille de Villeroy. Les Villeroy étaient parents éloignés des Lesdiguières. Il était habité par une jeune femme, la marquise de Villeroy, veuve depuis deux ans d'un mari tué à la guerre.

Les jardins de l'auberge de la Croix-d'Argent attenaient à ceux de l'hôtel de Lesdiguières dont ils avaient fait autrefois partie.

Ils étaient dessinés dans le goût de Le Nôtre avec des quinconces, des massifs et des ifs taillés en boules.

Une belle allée de tilleuls partait de la maison : elle allait se terminer au mur qui fermait le jardin du côté de l'Arsenal.

L'allée était garnie de bancs, les arbres, taillés court pendant le temps qu'ils étaient dans le jardin d'un grand hôtel, poussaient à toutes branches depuis qu'ils croissaient dans le jardin d'une auberge.

Le père Brulot était assis sur un des bancs de l'allée ; l'ombre des tilleuls rendait plus profonde la nuit qui le couvrait.

Il attendait ainsi depuis une demi-heure environ.

Tout-à-coup il regarda vers la petite porte.

Un léger bruit venait de s'y faire entendre.

Le père Brulot vit à travers l'obscurité la porte s'entr'ouvrir.

Une forme sombre pénétra dans le jardin.

Le père Brulot se leva.

Le mystérieux personnage qui, une heure auparavant, avait frappé inutilement à la porte du jardin, s'avança.

— C'est vous, maître Louis ? demanda le père Brulot en ôtant avec déférence le bonnet de laine qui lui couvrait la tête.

— C'est moi, père Brulot, moi-même. Gardez votre bonnet ; le temps est chaud, mais l'air de la nuit est toujours mauvais, répondit à voix basse celui que le père Brulot appelait maître Louis.

— Et les autres ?

— Les autres ?

— Oui, les compagnons ?

— Ils viennent.

— Tous ?

— Tous.

— C'est donc grand devoir cette nuit ?

— Oui, le 11 juillet ; n'avez-vous pas regardé votre almanach ?

— Si fait, si fait. J'avais marqué d'une croix noire le jour de la réunion.

En disant ces derniers mots, les deux

hommes se dirigeaient vers une extrémité du jardin opposée aux bâtiments de l'auberge. Il y avait là un massif d'arbres et de buissons ; la nuit plus claire dans les parties du jardin découvertes était plus profonde en cet endroit.

Arrivés près du mur qui séparait le jardin du père Brulot du jardin de l'hôtel de Lesdiguières, les deux hommes s'arrêtèrent un moment : ils gardaient le silence.

Le mur était à cette place en partie démolí ; les pierres, disjointes par le temps ; séparées par la végétation puissante du lierre, gisaient sur le sol du jardin, et offraient des degrés commodes pour franchir le mur.

Le père Brulot, aidé de son compagnon, se hissa d'abord avec précaution, regarda attentivement dans le jardin de l'hôtel Lesdiguières, puis y descendit en se retenant de la main aux branches noueuses du lierre destructeur.

Le jeune homme, avec une agilité surprenante, s'élança, et sans faire de bruit franchit l'obstacle. Quand les deux hommes furent dans le jardin de l'hôtel, ils suivirent une petite allée, étroite, sombre et dont le sol était couvert d'un gazon épais.

Ce jardin était dessiné d'après la mode inventée par Le Nôtre. Les arbres étaient taillés avec une symétrie parfaitement ennuyeuse ; des quinconces étaient entourés d'une couronne de statues représentant les saisons, l'amitié, les quatre âges de la vie. Les bordures de buis, négligées depuis quelque temps, rompaient par une végétation indépendante, les lignes régulières qu'elles avaient dû garder. Les ifs, taillés en boules, en carrés, en triangles, détraquaient leurs bras mutilés. Ce jardin désert était l'image sinistre d'un passé négligé et bientôt disparu.

Au bout de l'allée où s'étaient engagés le père Brulot et son compagnon était une petite chapelle. Cette chapelle avait été dans le principe un petit temple à l'amitié. La piété d'une des dames de la famille Lesdiguières avait fait du petit temple une espèce d'oratoire : on y disait quelquefois la messe le dimanche.

Le père Brulot paraissait connaître très-bien les lieux ; il s'approcha de la

chapelle : une petite porte y donnait accès.

Il l'ouvrit, et il entra.

Une lampe brûlait près de l'autel.

Les deux hommes regardèrent attentivement autour d'eux : ils se séparèrent un moment et visitèrent toutes les parties de la chapelle. Quand ils se furent assurés qu'ils étaient seuls, ils revinrent vers le milieu.

Quiconque eût à ce moment contemplé la figure du père Brulot y eût remarqué le feu d'une intelligence cachée d'ordinaire.

— Et votre neveu Chopin ? demanda au père Brulot son compagnon.

— Claude Chopin devrait être ici, répondit le père Brulot.

— Quand est-il parti de Soissons ? C'est de Soissons qu'il vient, n'est-ce pas ?

— Oui. Il est parti de Soissons avant-hier de grand matin ; il a dû coucher à Mareuil ou à May, nous avons par-là des Compagnons ; il aurait dû arriver ici ce soir.

— Il vient à pied ?

— Oui, il est bon marcheur, et de Soissons ici il n'y a que dix-huit lieues.

— Dix-huit lieues par la route de Villers-Cotterets, Nanteuil et Dammartin ; mais par la Ferté-Milon et Meaux, il y a au moins vingt-deux lieues.

— C'est vrai, maître Louis, vous savez tout ; il y a en effet plus long à venir par la Ferté-Milon que par Dammartin.

— Mais, interrompit maître Louis, vous avez fait venir votre neveu par le plus long afin qu'il ne passât pas à Dammartin, où vous redoutez pour lui la rencontre des Compagnons noirs.

— C'est encore vrai, répondit le père Brulot, je lui ai recommandé de venir par le bord de la Marne, et je l'attendais ce soir ; c'est singulier qu'il ne soit pas arrivé.

— Oui, c'est étrange, répondit le jeune homme paraissant préoccupé d'une idée fort grave.

Après un moment de silence, le père Brulot reprit :

— Claude Chopin, mon neveu, se sera peut-être arrêté à Vincennes. Nous avons là un compagnon, le fils de Jean Rouget.

— Jean Rouget et son fils viendront tout-à-l'heure ; ils nous diront s'ils ont vu votre neveu, mais, je ne sais pourquoi, j'ai peur des Compagnons noirs.

Mieux instruit que le père Brulot, le lecteur sait pourquoi Claude Chopin n'était pas arrivé à l'auberge de la Croix-d'Argent.

Quelque minutes se passèrent. Les deux hommes gardaient le silence.

Ils entendirent sonner une heure, d'abord à l'église Saint-Paul, puis à l'horloge de la Bastille.

L'écho prolongeait encore les vibrations sonores au milieu de la nuit, quand la porte de la chapelle s'ouvrit une seconde fois.

Un homme entra, puis un autre, puis un autre encore. Le père Brulot compta : il y en avait sept.

Ils s'approchèrent silencieusement de l'autel, touchèrent la main du père Brulot avec les apparences d'une franche amitié, et celle du jeune homme au manteau noir, qu'on appelait maître Louis, avec les signes d'une affectueuse déférence.

Puis ils s'agenouillèrent.

C'était un tableau réellement fantastique. La nuit, dont les ombres profondes régnaient dans la plus grande partie de la chapelle, lui donnait des dimensions incertaines. La petite lampe jetait une clarté douteuse et rougeâtre ; devant l'autel ces hommes à genoux. La lumière fumeuse éclairait mal leurs figures ; on voyait des têtes recueillies, mais véritablement étranges. Autant qu'on pouvait le distinguer, ces mystérieux personnages étaient des ouvriers.

CHAPITRE IV.

OU L'ON APPREND AU LECTEUR CE QU'ÉTAIENT LES COMPAGNONS DE LA CROIX-D'ARGENT.

Les hommes qui, dans la nuit du 11 au 12 juillet 1789, tenaient dans la chapelle déserte, au milieu du jardin des Lesdiguières, une mystérieuse assemblée, étaient les Compagnons de la Croix-d'Argent.

Que voulait dire ce nom étrange ?

Quelquefois avant la Révolution on voyait arriver à un baptême une dou-

zaine de figures inconnues, des hommes à la taille haute, aux mains endurcies par le travail, à la face brûlée par le soleil. L'un d'eux était parrain de l'enfant baptisé. Il disait à haute voix le *Credo*, et faisait résolument le signe de la croix d'une manière aussi dévote que l'eût pu faire un curé.

— Pourquoi ces hommes à ce baptême ? demandait-on.

— Ce sont des Compagnons. On baptise le fils de l'un d'eux.

D'autres fois, à un enterrement, on revoyait les mêmes hommes, silencieux, tristes, mornes. Quand on descendait le corps dans la fosse, chacun d'eux s'avavançait successivement, murmurait quelques paroles que la foule n'entendait pas.

— Pourquoi ces hommes à cet enterrement ? demandait-on.

— Ce sont des Compagnons. On enterre un Compagnon.

On mettait le mort en terre. Un an après si vous passiez au cimetière, devant la place où reposait le défunt, une croix de bois noir s'élevait, des fleurs fraîches tressées en couronne pendaient suspendues aux bras de la croix.

— Qui a mis ces fleurs ? demandait-on.

— Les Compagnons ont passé par là. C'est la tombe d'un Compagnon.

D'autres fois encore c'était à une noce. Au milieu du bal et des danses arrivaient de hardis garçons, qui, sans dire d'où ils venaient, prenaient place, dansaient gaiement, riaient, buvaient, et ne se retiraient qu'au matin après avoir mis partout la gaieté par leur bonne humeur, et s'être fait bien venir de tout le monde sans que personne les connût.

— D'où viennent ces joyeux invités ? demandait-on.

— Ce sont des Compagnons. Le mari est dans le Compagnonnage.

Le Compagnonnage était une association d'ouvriers unis entre eux pour se prêter secours et assistance, s'aider dans le danger, et par leur union, être forts contre les méchants et utiles aux bons.

Il y avait des Compagnons maçons, des Compagnons menuisiers, des Compagnons charpentiers.

Tous les ouvriers qui, comme l'on dit

aujourd'hui, travaillaient dans le *bâtiment* se divisaient entre les différents Compagnonnages.

Les Compagnons d'un métier prétaient, au besoin, assistance aux Compagnons d'un autre métier ; mais en général l'union était d'autant plus intime que l'on appartenait au même métier. Tous les Compagnons s'appelaient parents : les Compagnons d'un même métier s'appelaient cousins.

Les origines de cette association étaient très-mystérieuses : quelques-uns les trouvaient dans la Bible, et croyaient reconnaître dans quelques pratiques du compagnonnage des rites judaïques. D'autres affirmaient que l'idée de cette confrérie secrète venait des Arabes, et que les premières compagnies d'ouvriers unis s'étaient formées en Espagne. Comme toutes les associations secrètes, le Compagnonnage avait une histoire très-obscur, couverte par des traditions fabuleuses et légendaires.

La Compagnie des charpentiers de Paris était une des plus anciennes : elle remontait jusqu'au XII^e siècle.

Il est certain qu'elle existait au XVII^e siècle, sous le règne de Louis XIV. Vers 1689, cent ans avant l'époque où commence notre récit, le Compagnonnage des charpentiers de Paris s'était divisé en deux grandes factions.

Des querelles étant survenues entre des Compagnons charpentiers et d'autres ouvriers, le grand maître du Compagnonnage proposa de décider que tout Compagnon qui ferait usage d'une arme de fer dans une rixe, serait exclu de la Compagnie.

Cette proposition fut acceptée par un grand nombre de Compagnons charpentiers ; ils prirent le nom de Compagnons de la Croix-d'Argent. D'autres repossèrent toute prescription contraire à leurs habitudes de violence, et, se séparant de la Compagnie, prirent ou reçurent le nom de Compagnons noirs.

Ces deux partis, d'abord séparés par une légère dissidence, le furent bientôt par une division profonde que le temps creusa toujours davantage.

Il y eut des assemblées distinctes, des pratiques différentes ; les Compagnons de la Croix-d'Argent gardèrent l'habitude qui a été conservée jusqu'à nos

jours de s'appeler les uns les autres *la coterie*.

Chose singulière : les Compagnons noirs s'éloignèrent rapidement des traditions religieuses autrefois communes à tout le Compagnonnage, et, comme en ces sortes de changements, il est rare que l'on change modérément, ils devinrent d'acharnés ennemis des choses de Dieu et de l'Église.

Des bruits sinistres couraient sur eux : on prétendait qu'un prêtre qui avait consenti à dire la messe pour un Compagnon de la Croix-d'Argent, avait été, le lendemain, trouvé assassiné dans son église même.

Les Compagnons de la Croix-d'Argent étaient, au contraire, restés profondément attachés à l'Église et fidèles à ses prescriptions. Ils assistaient aux offices, disaient dans les réunions des prières communes, et vers le temps des grandes fêtes, ils avaient ce qu'ils appelaient des devoirs, c'est-à-dire de grandes assemblées. Un prêtre, d'ordinaire un religieux, frère, fils, parent de quelque Compagnon leur disait la messe, et tous les Compagnons recevaient Dieu ensemble.

Les deux partis se divisant toujours davantage, les Compagnons de la Croix-d'Argent augmentèrent encore la rigueur de leurs prescriptions : leur règlement porta défense, non-seulement de frapper avec le fer, mais aussi d'user de violence, quel qu'en fut le prétexte, même celui de la défense légitime.

Il y avait dans ces prescriptions une exagération étrange : heureuse sans doute. Ne fallait-il pas imposer une modération excessive à des hommes toujours armés par leur métier même, préparés pour ainsi dire aux violences les plus graves et les plus dangereuses ?

En 1789, les Compagnons de la Croix-d'Argent étaient depuis quelque temps sous le coup de la persécution la plus violente. Les Compagnons noirs leur cherchaient querelle, et profitaient de leur patience pour les outrager et les frapper quelquefois de la manière la plus cruelle.

Un soir, un Compagnon de la Croix revenant d'un chantier où il avait travaillé tout le jour fut accosté par une bande de Compagnons noirs. On se

jeta sur lui, on le souffleta, on le roua de coups. Le lendemain, il fut trouvé mort. Le lieutenant-criminel informa. On arrêta quelques charpentiers de la bande des Compagnons noirs.

Ils étaient tous complices, et se tenaient par les liens mêmes de leur complicité : ils jurèrent qu'ils étaient innocents, ne se dénoncèrent pas les uns les autres. Ils furent renvoyés impunis.

Si l'un d'eux eût été condamné, ils avaient juré de tuer jusqu'au dernier les Compagnons de la Croix-d'Argent.

Ceux-ci, au lieu de chercher avec leurs redoutables ennemis une rencontre qui eût été sanglante, se tenaient prudemment à l'écart. Malgré leur prudence, leur nombre diminuait tous les jours : les uns désertaient le Compagnonnage, les autres quittaient Paris où ils avaient surtout à redouter la domination des Compagnons noirs.

D'après les anciens usages, les membres d'un Compagnonnage, dans chaque ville, avaient une maison où ils logeaient, mangeaient et se rassemblaient. La maîtresse de cette maison s'appelait *la Mère*.

C'était chez *la Mère* que se rendait le Compagnon à son arrivée en ville. Le mari de la Mère était le Père des Compagnons, ses enfants, leurs Frères et leurs Sœurs. L'hospitalité était toute cordiale.

Les Compagnons de la Croix-d'Argent, séparés des Compagnons noirs, avaient eu à se choisir *une Mère*.

Ils n'avaient pas pu en trouver. Poursuivis, harcelés par leurs ennemis, on eût craint, en les recevant, d'encourir des haines et des vengeances redoutables.

Pendant plusieurs années, les Compagnons de la Croix avaient eu grande peine à se réunir ; ils avaient dû renoncer à vivre ensemble sous le même toit, comme le voulait la tradition du Compagnonnage.

Cette séparation forcée eût nécessairement peu à peu effacé le souvenir des Compagnons de la Croix-d'Argent, sans une circonstance qui leur fournit le moyen de se réunir.

Dans tout devoir de Compagnonnage, il y avait un Compagnon qu'on appelait *le Rouleur*.

Les fonctions du Rouleur consistaient à embaucher, à convoquer les assemblées, à accueillir les arrivants, à accompagner les partants, en portant sur son épaule leur canne et leurs paquet jusqu'au lieu de séparation.

On choisissait d'ordinaire, pour remplir les fonctions de Rouleur, un Compagnon infirme ou estropié, incapable de travailler.

Les Compagnons de la Croix-d'Argent avaient, vers 1780, pour Rouleur, un petit personnage que nos lecteurs connaissent déjà, l'Éveillé.

L'Éveillé avait pour parrain le père Brulot. Celui-ci faisant assez mal ses affaires avec la chétive clientèle qui fréquentait, rue du Petit-Musc, l'auberge du Roi-Salomon, avait consenti à recevoir chez lui les Compagnons de la Croix.

L'auberge avait alors changé de nom, et pris celui de la Croix-d'Argent.

Ce nom même venait aux Compagnons de ce que chacun portait suspendue à son cou et cachée sous ses vêtements, une petite croix d'argent, signe de reconnaissance ajouté aux deux emblèmes traditionnels, l'équerre et le compas.

La croix d'argent les distinguait des Compagnons noirs. L'épithète qui désignait ceux-ci était mystérieuse. Elle leur demeura toujours, et vers la fin de la Révolution, elle s'attacha encore à la fameuse bande noire, dont les redoutables associés étaient, presque toujours, les anciens ennemis des Compagnons de la Croix-d'Argent.

Le père Brulot était donc devenu le Père des Compagnons d'un devoir persécuté et peu nombreux.

Mais c'était là un secret que nul ne savait, hormis les charpentiers qui tenaient au Compagnonnage.

Mlle Finette, elle-même, n'avait jamais surpris, entre les ouvriers charpentiers qui descendaient à l'auberge de la Croix-d'Argent, les indices d'une mystérieuse association.

Le lecteur comprend maintenant pourquoi le père Brulot, pour se rendre à la nocturne assemblée des Compagnons de la Croix, avait attendu que tout le monde dans l'auberge fût plongé dans le sommeil.

La réunion paraissait présidée par le

personnage que le père Brulot appelait maître Louis.

Quel était cet homme ?

On savait qu'il était jeune; son air seul disait qu'il était dans toute la force d'une vigoureuse jeunesse. Il n'avait pas trente ans.

On disait qu'il était admirablement brave : dans l'incendie d'une maison au faubourg Ménilmontant, on l'avait vu s'avancer seul au milieu des flammes, pour sauver une vieille femme surprise par le feu dans sa chambre, au troisième étage.

On répétait qu'il était très-instruit, et non pas seulement aux choses qui concernent l'art du charpentier, mais en plusieurs sciences et arts beaucoup plus relevés. Il connaissait bien, disait-on, les mathématiques, et il n'ignorait ni les lois, ni les usages qui réglaient le Compagnonnage.

On ne savait rien de plus sur son compte ; il avait été élu, il y avait déjà trois ans, maître Compagnon, et à ce titre, il présidait les devoirs du Compagnonnage parisien, mais nul ne savait, ou du moins, nul ne disait où il avait commencé l'état de charpentier.

On ne le voyait travailler de suite à aucun chantier ; il était un jour à un ouvrage, l'autre jour à un autre.

On remarquait qu'il était plus habile de la tête que fort de ses mains ; dans les travaux qu'il voyait faire aux Compagnons, nul, mieux que lui, ne savait donner un avis qui diminuât la peine et avançât la besogne.

On estimait maître Louis.

On l'aimait.

Mais, à son endroit, l'estime et la bonne affection étaient mêlés d'une certaine déférence.

Tel était le personnage, quelque peu mystérieux, auquel on donnait dans le Compagnonnage le nom de maître Louis.

CHAPITRE V.

ASSEMBLÉE DE NUIT OU IL EST QUESTION
FORT LONGUEMENT DE CLAUDE CHOPIN.

Les Compagnons étaient réunis depuis quelque temps, quand maître Louis, se tournant vers le père Brulot, l'interpella :

— Voyons, père Brulot, dit-il, vous

êtes inquiet de votre neveu Claude Chopin, de Soissons, qui devait nous arriver ce soir, et qui n'est point encore venu.

— Oui, maître Louis, j'en suis inquiet. Les Compagnons noirs ne demandent pas mieux que de nous jouer un mauvais tour, et je ne puis m'empêcher de craindre que Claude Chopin n'ait été leur victime.

Jean Rouget, un Compagnon, prit la parole vivement : Comment, dit-il, le neveu au père Brulot n'est pas arrivé ? Il m'a quitté hier, vers les deux heures et il devrait être arrivé ce tantôt vers l'heure du dîner.

— Que voulez-vous dire ? demanda vivement maître Louis.

— Je veux dire, répondit le Compagnon, que, comme on sait, je demeure à Vincennes où j'ai mon chantier, et où je travaille depuis tantôt dix ans. Hier, — et je dirais volontiers aujourd'hui, s'il n'était plus de minuit, — hier, donc, vers les trois heures, m'est arrivé au chantier un jeune garçon qui s'est fait reconnaître de moi pour être Compagnon de la Croix, neveu du père Brulot ici présent, et s'appeler Claude Chopin.

Il venait à pied, et comme le matin il était parti de au-delà de Mareil-sur-Oucre et qu'il était très-fatigué, il m'a demandé s'il était encore loin de Paris, disant qu'il aimerait mieux coucher où il était que d'aller plus loin, à cause de la grande fatigue qu'il ressentait.

Je lui ai dit qu'il ferait mieux de continuer et de venir coucher à l'auberge de la Croix-d'Argent, où d'aventure on l'attendrait et on serait inquiet de son retard.

Je l'ai quitté vers quatre heures, et comme mon chantier est sur la grand'route, je suis sorti et je lui ai fait la conduite jusque vers la barrière, lui disant que nous nous reverrions ce soir, car il y avait devoir.

Je ne comprends pas qu'il ne soit pas ici : il faut qu'il lui soit arrivé malheur.

La même crainte venait à l'esprit de tous les Compagnons : pendant quelques instants ils se communiquèrent leurs appréhensions.

Un étranger, présent au milieu d'eux, eût été frappé de l'extrême affection qu'ils se témoignaient les uns aux au-

tres. Les uns laissaient voir la crainte qu'il ne fût arrivé malheur à Claude Chopin, mais en même temps, ils cherchaient les moyens de lui venir en aide, s'il était en danger. Les autres, voyant le père Brulot tout tristement préoccupé, faisaient effort pour le rassurer.

— Il arrivera demain matin, disait l'un.

— Il se sera trouvé trop fatigué et se sera arrêté dans le faubourg, disait l'autre.

— Il se sera égaré ; Paris est si grand pour un garçon qui n'y est jamais venu, proposait un troisième.

— Il ne peut pas avoir eu querelle avec les Compagnons noirs ; car après tout il ne porte pas écrit sur son chapeau qu'il est Compagnon de la Croix-d'Argent.

Tous les raisonnements paraissaient distraire fort peu le père Brulot de son inquiétude.

— Assez parlé sur ce sujet, dit maître Louis d'un ton à la fois doux et impérieux. Prions Dieu qu'il n'arrive aucun mal à notre cousin, et que la volonté d'en haut soit faite. On ira demain matin aux nouvelles de Claude Chopin et nous le retrouverons.

Les Compagnons gardèrent le silence ; il semblait que ces hommes fussent tous soumis d'avance à la pensée de maître Louis : quelques-uns seulement prolongèrent leurs efforts pour rassurer la confiance du père Brulot et écarter ses sinistres appréhensions.

— Or ça, maintenant, mes amis, il s'agit de parler de nos affaires. Voyons, Leroux, quelles nouvelles ?

Celui auquel cette question s'adressait était un grand garçon d'une vingtaine d'années, dont les cheveux parfaitement rouges expliquaient le nom.

— Moi, dit-il, je suis sur le point de quitter le chantier où je travaille : on me menace de me donner congé.

— Pourquoi ? demandèrent plusieurs voix.

— A cause du Compagnonnage, répondit Leroux avec une extrême douceur : le patron, dont le neveu est dans les Compagnons noirs, a découvert que j'étais Compagnon de la Croix.

— Eh ! bien, demanda maître Louis.

— Eh ! bien, il m'a dit que j'eusse à

me décider d'ici la Saint-Martin ; il me fallait choisir entre deux partis : recevoir mon congé ou être Compagnon noir.

— C'est impossible, murmurèrent les Compagnons : renvoyer un ouvrier aussi courageux à l'ouvrage que Leroux ; si les choses en viennent là, que deviendrons-nous ?

— Tu choisiras ton congé, n'est-il pas vrai ? demanda maître Louis avec le sourire d'un homme qui en posant une question est certain de la réponse.

Leroux hocha la tête en signe d'affirmation.

— Tu es un brave, dit le maître, mais n'aie pas peur, ton patron ne te renverra pas. C'est le père Chanois, d'Ivry, n'est-il pas vrai ?

— Vous l'avez dit.

Les Compagnons s'entre-regardèrent : ils paraissaient surpris que maître Louis connût si bien ce qui se rapportait à chacun d'eux.

— Et toi, demanda le maître en se tournant vers un ouvrier tout jeune, petit de taille, mais d'une apparence vigoureuse ; et toi, Pinson ?

— Moi ? répondit Pinson, d'une voix fraîche et riieuse.

— Oui, toi ?

— Moi, je fais bien de rire aujourd'hui, car je pourrais bien pleurer la semaine qui vient : je travaille aux chantiers de Popincourt, mais je suis menacé d'être damné la semaine prochaine.

— Damné ! répétèrent les Compagnons, avec une véritable terreur mêlée de compassion. Damné !

La damnation d'un ouvrier est le supplice que, dans certains ateliers, on inflige à celui dont on veut se débarrasser. Pendant soixante jours, personne ne lui parle, ne lui prête l'outil dont il a besoin, ne lui fournit le renseignement qui lui est nécessaire : sourde et terrible persécution à laquelle les caractères les plus fermes ont grande peine à résister.

— Damné ! murmuraient les Compagnons presque consternés.

— Oui, damné ! répondit Pinson de l'air du monde le plus dégagé.

— Qu'as-tu donc fait, demanda maître Louis, qui te vaille damnation : contournons cela, mon pauvre Pinson.

— Voilà la chose ! le pain a manqué l'autre jour dans notre quartier. La boutique où l'on en a la première fois refusé était celle d'un brave marchand, mais détesté dans le voisinage pour être très-difficile à faire crédit.

Il ferma sa porte, disant qu'on le tuerait, mais qu'il ne pouvait donner ce qu'il n'avait pas.

On s'assembla dans la rue.

Je passais par là ; j'avais à la main ma bisaguë. On m'appelle ; on veut que je force la porte : je m'y refuse : la foule alors tourne sa fureur contre moi : on me poursuit ; on m'injurie ; on me jette des pierres.

Rentré au chantier, je trouve que la nouvelle de ce qui s'était passé y était avant moi, les ouvriers qui, presque tous, sont des Compagnons noirs, me disent que j'ai été un lâche ; bref il est décidé qu'à partir de lundi qui est demain je serai damné.

— Tu en prends gaiement ton parti, dit le père Brulot.

Certes, oui, dit Pinson ; à chaque jour suffit sa peine ; si je dois pleurer lundi, c'est le cas de vivre aujourd'hui.

J'ai fait mon devoir, n'est-ce pas, les cousins ? Je sais bien qu'une porte de bois n'est pas un homme, et que j'aurais pu enfoncer la boutique, sans manquer aux devoirs du Compagnonage de la Croix, mais j'ai cru qu'il valait mieux refuser ce qu'on me demandait.

— Tu as courageusement fait, répondit maître Louis en tendant cordialement la main au jeune ouvrier. Si tu supportes sans murmurer l'injuste damnation qu'ils ont résolu de te faire subir, tu pourras te vanter d'être Pinson-le-Brave ; on t'a déjà surnommé Pinson-la-Gaieté.

Pinson parut vivement touché.

— Merci, dit-il d'une voix émue.

Maître Louis se tournait vers un troisième Compagnon.

Tout-à-coup un cri étrange retentit dans le jardin au milieu duquel était situé la chapelle.

C'était comme un gémissement étouffé.

Les Compagnons se regardèrent ; quelques-uns se levèrent.

— Avez-vous entendu ?

— Oui.

- Un cri ?
- Un cri étrange.
- Chut.
- Écoutons ?

Quelques minutes se passèrent dans le plus profond silence.

(A continuer.)

LES SABOTIERS DE LA FORÊT-NOIRE.

II.

LA RUCHE SAUVAGE.

Le mendiant se tenait debout au milieu du chemin, sa besace d'une main et son bâton de l'autre.

— Puisque tu ne donnes rien pour rien, Gaspard Melzer, dit-il, froidement, je viens t'offrir un marché d'or.

— Encore toi ! s'écria le vieillard en bondissant sur son banc.

— Toujours moi, repartit le pauvre, jusqu'à ce que nous ayons réglé notre dernier compte.

— Je n'ai rien à démêler avec toi, dit Meizer en faisant un geste de menace ; laisse-moi passer, ou sinon...

— Tu ne m'as donc pas entendu ? vieux Gaspard ; je t'ai parlé d'un marché d'or. L'or, n'est-ce pas là un mot qui doit faire dresser les oreilles, comme le son du clairon celles d'un cheval de guerre ? L'or, n'est-ce pas tout pour toi, ton Dieu, ton âme, ta santé, ta joie et ton sang ? Est-il quelque chose ou quelque'un au monde que tu préfères à l'or ? Ne mens point. Nous sommes seuls ici, et je te connais bien. Je ne suis ni un mendiant ni un voleur. Je suis un marchand qui traite avec un marchand. Ecoute-moi donc sans injures et sans menaces.

Marguerite tremblait de tout son corps : elle murmura : — Écoutez-le, mon père ?

Gaspard haussa les épaules : — Explique-toi donc, bavard. Quel est ce marché d'or ?

— Il s'agit de tout un essaim d'abeilles sauvages dont je ne consentirai pas que tu me donnes plus de trois florins, y compris le sac qui les renferme.

Marguerite, toujours effrayée, se hâta de dire à voix basse :

— Achetez-les, mon père ; elles butineraient si bien au milieu des jolies fleurs de notre serre !

— Non, non, mille fois non ! hurla le bonhomme en s'agitant comme un possédé sur son siège ; je ne souffrirai pas qu'on me mette ainsi le couteau sur la gorge.

Puis levant son fouet :

— Fais-moi place, continua-t-il, ou je te coupe la figure !

Le mendiant, qui redoutait l'arrivée du jeune chasseur d'abeilles, et qui avait hâte par conséquent d'en terminer avec Melzer, quitta la tête du cheval et s'approcha du marchepied.

— Nous ne sommes pas à Nordstetten ici, mon vieux père Gaspard, lui dit-il, et je ne te conseille pas d'user de violence avec moi. Tu n'en serais pas quitte à si bon marché ce soir que la semaine passée. Tu étais retranché dans ta maison ce jour-là. Aujourd'hui je te tiens dans la forêt.

— Que veux-tu dire, misérable ? balbutia le vieillard tout en cherchant à pousser son cheval en avant.

— Je veux dire, repartit l'homme à la besace, en posant la crosse de son bâton devant la roue, qu'il y a huit jours je traversais Nordstetten, en faisant mon métier et que je suis allé frapper à ta porte. J'ignorais que cette porte était muette et fermée aux malheureux. Je menais par la main un enfant à qui ta voisine — une pauvre femme — venait de donner un chateau de pain noir ; c'était celui qu'elle mangeait. Toi, tu es venu me regarder par ton guichet et tu m'as ordonné rudement de m'éloigner.

— Et j'avais bien raison ! Je n'aime pas voir rôder les va-nu-pieds autour de mon honnête logis.

— Or, comme, au milieu de t'obéir, poursuivit le mendiant impassible, je m'étais assis sur les marches de la maison, tu as ouvert méchamment ta porte, et, comme un lâche, tu as lancé sur nous ton chien, qui m'a mordu à la jambe et qui a volé le pain de l'enfant. C'est un crime devant Dieu, cela, Gaspard. Je t'apercevais à travers ton grillage de fer. Tu riais en voyant la bête affamée dévorer le pain du pauvre petit qui pleurait. Ce jour-là j'étais le

plus faible. Maintenant je suis le plus fort. Tu vas donc m'acheter sur-le-champ cet essaim et me compter trois florins.

— Tiens ! les voilà tes trois florins, vieux gueux, s'écria le bonhomme exaspéré.

Et levant le manche de son fouet rustique avec une vigueur extraordinaire, il en asséna trois coups formidables sur la tête du mendiant.

Celui-ci poussa un rugissement de douleur et chancela d'abord comme étourdi ; mais il se redressa par un effort puissant de volonté, et fixant un regard plein d'une ironie farouche sur Melzer :

— Puisque j'ai reçu le prix, dit-il, il est honnête et juste que je livre la marchandise.

Déliant alors le cordon qui fermait la besace, il secona l'essaim tout entier jusqu'au fond de la carriole, et, poussant un éclat de rire féroce, il s'enfuit à toutes jambes à travers la forêt.

Le bonhomme Gaspard n'avait pas eu le temps de prévoir, ni de prévenir cet acte de vengeance horrible. Aussitôt un bourdonnement effroyable, assourdissant comme les vibrations d'une cloche immense, s'était élevé de la voiture ; les abeilles irritées et se heurtant confusément dans leur vol, assaillirent le vieillard, et aux cris de douleur de ce dernier se mêlèrent les hennissements du cheval, qui se cabra, brisa ses traits et se roula sur la route, espérant ainsi échapper aux insectes attachés à ses flancs.

Marguerite s'était enveloppée rapidement la tête dans son long voile de laine, et presque agenouillée sur le devant de la carriole, éperdue, frissonnante, n'attendant aucun secours dans cet endroit désert, au milieu de l'obscurité, elle appelait machinalement : à l'aide ! d'une voix désespérée.

Le tourbillon vibrant des abeilles ne cessait de bruir autour d'elle et de s'acharner sur son voile.

Lorsque Fritz et son frère furent arrivés à quelques pas de la carriole, ils aperçurent à la lueur de la lanterne le vieux Gaspard Melzer gisant sur la route, où il se tordait comme un agonisant, et sa fille qui, à bout de forces, s'affaissait sur elle-même sans avoir eu le temps de les regarder ou de les en-

tendre.

— Grettly ! s'écria Fritz en courant à elle, tandis qu'il sentait tout son sang affluer à son cœur.

Il croyait encore à un accident de voiture ordinaire, mais il fut bientôt désabusé, car il se vit enveloppé tout à coup dans un épais nuage d'abeilles, dont le bruissement aigu et menaçant attestait la colère.

Il tressaillit en songeant à l'imminence du danger. Sa tête était en feu. Des dards acérés piquaient déjà ses mains robustes. Il savait combien ces insectes sont vindicatifs et opiniâtres à poursuivre leur proie. Essayer de les chasser, c'était les animer jusqu'à l'exaspération et les provoquer à la lutte. Que faire ? Et pourtant il n'y avait pas une seconde à perdre ; Alors il rassembla ses idées troublées, il se contraignit à devenir calme, il se rappela son expérience de chasseur et avec une incroyable rapidité de pensée, il se dit que l'essaim avait dû prendre son vol pour abandonner sa ruche sauvage au moment où arrivait la voiture et qu'il s'y était engouffré par hasard.

Il résolut donc, comme moyen suprême, de le reformer aussitôt, et avec le calme d'un homme habitué depuis longtemps à ce genre de chasse :

— Père Melzer, dit-il doucement au vieillard qui se roulait toujours en poussant d'effroyables gémissements, ne bougez plus et surtout ne criez plus, si vous voulez que je vous tire d'embaras.

— Qui me parle ? soupira Gaspard.

— C'est moi, votre voisin Fritz.

— Dieu soit beni ! sauve-moi donc de ces insectes du diable, mon bon Fritz ; sauve ma pauvre fille, ma Grettly, ta sœur de lait, Fritz, que je ramenais du couvent. Ah ! comme je suis piqué !

— Taisez-vous, par pitié pour vous-même, n'irritez pas les abeilles, répondit le jeune homme autour de qui les insectes tournoyaient de plus en plus en rangs pressés, et qui en était littéralement couvert. Restez face contre terre. Quant à Grettly, elle est évanouie ou cachée dans son voile, et l'essaim tout entier semble l'avoir abandonnée.

La peur rendit enfin le bonhomme silencieux. Le cheval, qui avait une

jambe engagée dans l'un des limons, se débattait toujours sans pouvoir parvenir à se relever, et Christly, n'osant avancer, se tenait timidement à distance.

Fritz l'appela à voix basse :

— Petit, dit-il, donne-moi la tranche de pain au miel. Je crois que la reine vient de se poser sur ma manche ; je le sens à la suave odeur qui s'échappe de son corps.

L'enfant fouilla dans son sac, y prit le pain, et le piquant au bout d'une longue branche, le tendit de loin à son frère.

— Maintenant continua le jeune chasseur, après avoir saisi délicatement par les ailes et avoir posé sur le miel la reine, qui paraissait exténué de fatigue, — décroche la lanterne de cuivre qui reluit à gauche de la carriole, et donne à ces gaillardes-là un carillon de ta composition.

Christly prit la lanterne d'une main, et se mit à faire un vacarme infernal, une vraie musique de nuit de sabbat.

— Frappe ! cria pitoyablement Meller, malgré les recommandations de Fritz ; frappe ! mais prends bien garde de casser la vitre... elle est déjà fêlée.

Christly n'en carillonna que de plus belle. Aussi le nombre des abeilles qui entouraient le jeune chasseur par milliers grossissait-il à vue d'œil.

Le pain enduit de miel qu'il tenait à bras tendu à la hauteur de son visage, ne représentait plus qu'une masse informe d'abeilles qui hâlétaient en battant des ailes.

A celles-ci vint peu à peu se réunir la population errante ou groupée sur les rameaux voisins, et toutes, s'agrafant les unes aux autres, formèrent bientôt une grappe immense qui pesait plus de trois livres.

Alors Fritz appela de nouveau son frère et lui ordonna de tenir sous l'essai son sac tout ouvert ; puis, baissant lentement la main, il descendit la grappe jusqu'à l'orifice du sac, qu'il referma vivement avant que les abeilles se fussent désagrégées.

— Le tour est fait, père Gaspard ? s'écria Christly, tout joyeux.

— Levez-vous, voisin, reprit Fritz ; vos ennemis sont en cage...

Le bonhomme se releva meurtri et

passablement défiguré ; une dizaine de piqûres profondes avaient fait gonfler son visage et ses mains, et lui arrachaient des plaintes.

Fritz alors s'avança vers Marguerite, qui était restée évanouie dans la carriole. Il tremblait d'une joie mystérieuse en songeant qu'il allait revoir ce doux visage qu'il n'avait cessé d'évoquer chaque jour depuis trois années, soit dans l'ombre de sa cabane, soit dans les profondeurs de la forêt. Que de fois n'avait-il pas cru entendre le rire frais et argenté de Gretty éclater derrière le tronc d'un vieux sapin, ou sa jupe rouge frôler les roches veloutées de mousse !

Il s'approcha donc avec un battement de cœur, mais en rassurant le bonhomme, qui craignait que sa fille n'eût été atteinte par les abeilles.

— Non ! non ! disait-il, Gretty en a été quitte pour la peur, et c'est encore trop ; mais si elle avait souffert, si le dard des abeilles l'avait touchée, le son de sa voix me l'aurait appris et je ne serais pas si tranquille. Tenez, ajouta le jeune homme en relevant le voile de Marguerite, elle a été miraculeusement protégée par cette écharpe et par son immobilité ; son visage ne porte pas une seule trace de piqûre...

Il ne put achever ; il restait comme ébloui et saisi d'une naïve admiration en contemplant la pâle figure de Marguerite, dont les yeux étaient encore fermés. Depuis trois ans, en effet, la jeune fille s'était pour ainsi dire transformée. Ce n'était plus la petite compagne rieuse de Fritz, c'était une femme dans l'éclatant épanouissement de sa beauté ; les torsades blondes de ses cheveux semblaient les anneaux d'une couronne, ses sourcils plus foncés découvraient un arc plus fier sur son front blanc et poli ; ses lèvres rouges comme la fleur du fuchsia souriaient même dans cette pâleur momentanée, et Fritz crut d'abord ne pas reconnaître sa compagne d'enfance. Il la voyait trop belle. Était-ce bien Marguerite ? oserait-il bien lui parler ? et elle, cette belle jeune fille, daignerait-elle se souvenir de lui et se souvenir surtout de leur amour ? Il avait froid et chaud en même temps. Il la regardait, il l'admirait, et tout bas il priait Dieu de la laisser encore quelques

instants endormis ; car si elle se réveillait tout à coup, si ces yeux, qu'il voyait toujours briller dans ses songes comme des étoiles, se fixaient sur lui avec dédain, il en mourrait de douleur ; avec tendresse, il en rougirait de confusion et de trouble.

Il se hasarda cependant à l'appeler timidement :

— Grettly ! Grettly ! car il voyait le vieux Gaspard le regarder avec surprise, et la réalité l'étreignait de tous côtés.

Marguerite ouvrit les yeux, et les couleurs de la vie remontèrent à ses joues. Quand son clair et limpide regard eut pénétré jusqu'au cœur de Fritz, le pauvre garçon crut que le soleil étincelait tout à coup dans la nuit, et comme dans un rêve de bonheur, toute la scène lugubre qui l'entourait lui apparut radieuse. Lui, qui n'avait pas le sentiment artiste, fut involontairement saisi de la poésie nocturne de la forêt ; la jeune fille, splendide de beauté, de grâce et de fraîcheur, renaissant à la vie dans cette vieille carriole, Gaspard, allant indécis de son enfant à son cheval abattu, Christly tenant d'un air ébahi son sac d'abeilles à la main, les arbres mouchetés d'étincelles de lumière par les rayons de la lanterne, et le sentier se contournant pour s'enfoncer dans l'ombre, tout cela formait un tableau qui devait vivre toujours dans le souvenir de l'humble sabotier.

Les roulements du tonnerre s'éteignaient sourdement dans le lointain ; le vent avait diminué de violence, mais il agitait encore avec de mélancoliques gémissements les sombres panaches des arbres, tandis que quelques rares étoiles nageaient déjà entre les nuages déchiquetés.

Cependant Marguerite regardait Fritz sans étonnement, avec un sourire familier et confiant :

— Oh ! je n'ai plus peur, murmura-t-elle, je ne suis plus en danger, puisque tu es là, mon ami. Donne-moi la main, Fritz ! et comment va ta mère, ma bonne nourrice ? Ah ! que je suis heureuse d'avoir quitté ce grand convent. Moi qui étais habituée à courir si lestement sur les montagnes, je ne savais pas même marcher et je restais assise des heures entières sur les bancs du jardin ;

là, je fermais les yeux et je revoyais notre pays.

— Chère Grettly ! s'écria le jeune homme transporté de joie. Eh bien ! sache donc que j'ai souffert autant que toi, moi qui étais libre de promener mon chagrin dans tous les sentiers que nous parcourions autrefois la main dans la main. J'étouffais dans l'espace comme toi dans le convent. J'avais peur de mourir avant de te revoir, car la forêt toute entière était pour moi une prison, puisque je ne t'y rencontrais plus.

Melzer les interrompit ; il était désespéré ; son cheval avait les oreilles inondées de sang, et quant à lui, il souffrait horriblement.

— Rassurez-vous, voisin, dit Fritz, je vais vous extraire tous ces aiguillons-là, et demain il n'y paraîtra plus. Christly, viens nous éclairer.

Puis, tirant de sa poche un couteau sur l'un des côtés duquel était montée une petite lame mince et aiguë, il enleva très-adroitement chaque dard en la glissant entre la peau et l'arme venimeuse ; il eut soin seulement de ne pas comprimer la vésicule au venin, car il savait par expérience que, lorsqu'on la presse dans la plaie, elle y verse jusqu'à sa dernière goutte.

— Merci, Fritz, et maintenant que tu m'as opéré mieux que le plus habile chirurgien, aie aussi pitié de mon pauvre cheval, dit le bonhomme.

Enchanté d'être utile au père de Marguerite, le jeune sabotier s'occupa du cheval, qui ne se laissa pas soigner sans ruades et sans soubressauts. Fritz vint enfin à bout de cette opération délicate ; il aidait la bête blessée à se remettre sur ses jambes, il accommodait tant bien que mal les harnais avec quelques vieux bouts de corde tenus en réserve par Melzer dans une poche de la carriole, et quand le bonhomme se vit, grâce à cette assistance, en état de continuer sa route :

— Mes chers amis, dit-il aux deux frères, je vous tiendrai compte de l'aide que vous m'avez donnée dans cette soirée maudite.

Puis il se hissa péniblement dans sa voiture et ramassa les guidés.

— Comment ! lui dit Marguerite qui n'avait pu détacher ses yeux du jeune

compagnon de son enfance ; est-ce que vous allez laisser sur la route nos défenseurs, mon bon père ?

— Oh ! ce sont de vigoureux gaillards qui ont bon pied, bon œil, et qui n'ont peur de rien, ma fille.

Marguerite fit un geste de contrariété, puis avec cette adresse féminine qui ne manque jamais son effet, elle reprit d'un air boudeur :

— Vous avez raison, mon père, ils n'ont rien à craindre, eux... tandis que nous...

Le vieillard la regarda d'un air étonné.

— Tandis que nous... répéta-t-il ; que veux-tu dire, fillette ?

— Oh ! rien, mon père ; c'est le couvent qui m'a rendue craintive comme une demoiselle de la ville.

— Craintive... mais à quel propos ? nous n'allons pas rencontrer un essaim d'abeilles sauvages à chaque coude de la route.

— Certainement. Où avais-je donc la tête ? Ce que c'est que la peur ! et quand même cet insolent mendiant, vous voyant seul, essaierait encore de vous insulter un peu plus loin, il suffira de la vue de votre fouet pour lui faire prendre la fuite.

— Le mendiant ! dit Melzer, mais je n'y pensais plus. Tu es une fille prudente et avisée, Grettly. Ainsi donc, tu crois ?...

— Je ne crois rien, mon père, reprit la jeune fille, sans cesser de regarder Fritz ; disons adieu à nos amis et partons sans plus perdre de temps.

Mais le bonhomme avait déjà changé d'avis. Il avait réfléchi que le mendiant pouvait, en effet, renouveler son attaque, et qu'en ramenant Fritz et Christly dans sa carriole, il se mettrait à l'abri de cet incident redoutable.

Il se tourna donc gracieusement vers eux :

— Mes chers enfants, leur dit-il, excusez le trouble où je suis, mon intention n'était pas de vous quitter si brusquement. Montez tous les deux dans la carriole.

— Mais, dit Fritz en hésitant, malgré les signes encourageants de Marguerite, votre cheval est déjà si fatigué !

— Montez, vous dis-je, reprit le bonhomme, je le veux ! Le coquin qui nous

a attaqués tout à l'heure serait capable de vous surprendre et de vous jouer aussi quelques mauvais tour.

La jeune fille sourit du succès de son innocent stratagème.

— Quel coquin, père Gaspard ? demanda Fritz étonné.

— Eh ! le mendiant aux abeilles, pardieu !

— Le mendiant aux abeilles ? répéta le jeune chasseur. Ce n'est donc pas le hasard ?...

— Le hasard ! est-ce que tu crois au hasard, toi Fritz, un garçon raisonnable ? Mais le hasard, c'est toujours un méchant gneux qui vous jette une pierre dans les jambes. Montez, et chemin faisant, je vous raconterai notre terrible aventure.

Fritz sauta d'un bond dans la carriole, derrière laquelle Christly, léger comme un chat, grimpa sans oublier son sac.

— Mon garçon, reprit le bonhomme, tandis que je conduis, tout en causant, soutiens Marguerite, car après une si forte émotion les cahots de la voiture seraient capables de la briser, la pauvre enfant !

Fritz obéit silencieusement ; ses yeux s'attachèrent avec une fixité qui tenait de l'extase sur ceux de Grettly, — et le cheval, qui sentait de loin l'écurie, suivit au petit trot le chemin qui conduisait à Nordstetten.

III.

LA MARANNELÉ.

Pendant que la carriole ramenait assez lestement Fritz et son jeune frère au logis, leur mère, la veuve Wendel, attendait leur retour avec une fiévreuse impatience.

Dans le pays, la bonne femme était plus connue sous le nom de la Marannelé. Sa cabane était cachée, comme un nid d'oiseau, dans cette partie de la forêt Noire qui appartient au Wurtemberg, et dépendait du petit village de Nordstetten. Cette mesure isolée, qui abritait la veuve et ses enfants, se composait de deux vastes pièces blanchies à la chaux.

Dans la première, quelques escabeaux boitaient autour d'une table de sapin, et une vieille draperie de serge verte mas-

quait le lit de bruyère où dormaient ensemble Fritz et Christly.

La chambre du fond, la chambre de la mère, était garnie de quelques vieux meubles de famille, tous dépareillés, vermoulus et brunis par le temps. Un lit de chêne, une crédence, un bahut, une petite table ronde et un vaste fauteuil revêtu de cuir, formaient ce modeste ameublement. Là se trouvait aussi l'unique foyer de la cabane, et quoiqu'il servît à préparer pour la famille les aliments de chaque jour, il n'en était pas moins encombré de vases et de fioles, de mortiers de verre et de marbre, de pilons de cuivre et de buis.

Cette chambre offrait donc un aspect pharmaceutique et redoutable. De longs chapelets de racines et d'herbes sèches pendaient en guirlandes aux solives luisantes du plafond; des couleuvres s'enroulaient dans des bocaux hermétiquement fermés, et d'énormes lézards empaillés semblaient grimper le long de la muraille. Un étranger entrant dans ce capharnaüm devait plutôt s'attendre à y trouver un alchimiste au nez et au bonnet pointus, à la robe de velours semée de signes cabalistiques et à la baguette magique, qu'une honnête ménagère wurtembergeoise.

Accroupie devant l'âtre, la Marannelé, profitant de l'absence de ses enfants, achevait de composer un narcotique merveilleux, dont seule peut-être, de tous les habitants de la forêt Noire, elle avait conservé la recette.

(A continuer.)

AVIS DES ÉDITEURS.

Nous ne pouvons publier notre second numéro sans saisir cette occasion pour remercier les amis de la littérature de l'accueil bienveillant qui nous a été fait tant par la Presse que par le public.

Nous nous permettons de répéter que, loin d'être une spéculation, notre but est celui de répandre partout la bonne et saine littérature et de fournir un agréable passe-temps au public.

Beaucoup de personnes nous ayant mentionné qu'une édition hebdomadaire serait préférée à l'édition que nous avons

aujourd'hui, nous avons décidé que si le chiffre des abonnés atteignait le nombre de quinze cents, nous paraîtrions toutes les semaines.

Afin de mettre le public plus à même de juger notre journal, nous adressons aujourd'hui notre second numéro à toutes les personnes à qui nous avons expédié le premier. Nous prions en même temps ceux qui n'ont pas l'intention de s'abonner de nous renvoyer les numéros qu'ils ont reçus.

En envoyant ce second numéro, nous avertissons les personnes qui désirent souscrire à notre publication, que le troisième ne leur sera envoyé que lorsque nous aurons reçu le montant de leur abonnement.

LES ÉDITEURS.

Montréal, 16 Oct. 1865.

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco*: A. M. H. HÉBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:—

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chapat, L'Assomption.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadioux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

M. Jos. Ostigny, Chambly.

H. HÉBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.